

INTRODUCTION

Herbert Spencer (1820-1903) est l'une des figures les plus énigmatiques de l'histoire intellectuelle contemporaine. Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, sa réputation est comparable à celle de son célèbre compatriote, Charles Darwin, et il jouit de la reconnaissance des plus illustres penseurs de l'ère victorienne. Son prestige s'étend bien au-delà des frontières de la Grande-Bretagne. Aux États-Unis, les idées de Spencer connaissent une répercussion considérable ; ses écrits sont également traduits dans la plupart des pays européens où ils bénéficient d'une large diffusion. Spencer est même lu et commenté en Inde, en Chine et au Japon, pays dans lesquels il est l'un des premiers philosophes occidentaux à faire l'objet d'études. À la fin du XIX^e siècle, plus d'un million de ses livres sont vendus dans le monde. Peu de figures de la pensée occidentale contemporaine peuvent se vanter d'avoir joui de tant de succès.

Cependant la gloire de Spencer est de courte durée. Son ouvrage majeur, *Système de philosophie synthétique*, composé de dix volumes rédigés entre 1862 et 1896, est critiqué de son vivant pour ses contradictions et ses incohérences internes. La nouvelle génération de biologistes emmenée par Auguste Weismann rejette la biologie lamarckienne sur laquelle repose l'édifice évolutionniste spencérien. Les théories néo-darwiniennes de ces derniers, fondées sur le seul principe de sélection naturelle, deviennent le paradigme dominant de la discipline (du moins jusqu'à la redécouverte des recherches de Georg Mendel sur l'hérédité) et Spencer se voit relégué au rang de penseur démodé. Cette attitude critique vis-à-vis de la biologie spencérienne se confirme au cours du XX^e siècle. Ainsi, dans les années

1980, le biologiste Ernst Mayr se sentait en mesure d'affirmer qu'il serait tout à fait justifié pour l'histoire des idées biologiques d'ignorer les théories de Spencer, auxquelles il n'attribua que trois paragraphes dans un essai de presque mille pages. Mayr concéda que les idées de Spencer eurent un impact décisif sur l'anthropologie, la psychologie et les sciences sociales, mais ajouta que cela tenait à leur affinité avec de conceptions populaires erronées¹.

Le jugement de Mayr nous semble sévère. Si les théories biologiques de Spencer ne permirent pas à la discipline d'accomplir d'importants progrès, l'influence de sa philosophie sur le développement des sciences sociales paraît indéniable. Spencer voulut offrir au monde une théorie évolutionniste du progrès dans la nature et dans la société. Cette théorie portait une coloration politique bien définie, étant promue comme justification scientifique de l'individualisme libéral et de l'économie du libre-marché. Il n'empêche qu'à l'époque, Spencer se présenta et était perçu par nombre d'intellectuels, comme le fondateur des disciplines étudiant l'être humain et le développement social dans des termes véritablement scientifiques. Par conséquent, ses théories sont devenues des instruments importants pour l'élaboration des doctrines sociales et politiques qui, comme nous le verrons dans ce travail, ne suivaient pas forcément le modèle individualiste de Spencer.

Les sociologues de la seconde moitié du XX^e siècle ont bien compris l'importance de Spencer pour le développement de leur discipline. John W. Burrow et John D.Y. Peel ont analysé l'œuvre spencérienne et ses sources d'inspiration². Leurs compatriotes britanniques David Wiltshire et Michael Taylor ont remis au goût du jour la question des rapports entre l'évolutionnisme spencérien et la politique libérale en Grande-Bretagne à la fin du XIX^e siècle³. La publication en 2000 d'un ouvrage de presque deux mille pages, recueillant les réactions variées aux idées de Spencer, témoigne de l'intérêt pour son œuvre dans le monde anglo-saxon⁴. De l'autre côté de la Manche, Raymond Boudon et François Bourricaud ont tâché de présenter une autre image de Spencer « l'oublié », en soulignant que la déchéance de son système avait été trop tôt déclarée, et qu'il a eu une grande influence sur le développement de la sociologie⁵. Dans les années 1990, des chercheurs en

1. Mayr 1985, p. 386.

2. Burrow 1966 ; Peel 1971, 1972 (ed.).

3. Wiltshire 1978 ; Taylor 1992, 2007.

4. Offer (ed.) 2000. Voir Becquemont et Ottavi 2011b, p. 30-46.

5. Boudon et Bourricaud 1984.

France et en Italie ont consacré des études à l'examen des particularités des théories de Spencer et à leur place dans l'histoire des idées⁶. Enfin, récemment, Spencer a bénéficié d'un regain d'intérêt avec la parution de deux biographies ainsi que d'un ouvrage collectif dédié aux thèmes et enjeux soulevés par son œuvre⁷. Toutefois, la question de l'appropriation des idées de Spencer par des penseurs étrangers restait encore peu explorée.

Dans ce travail, nous nous sommes inspirés de l'ouvrage de Daniel Becquemont et Laurent Mucchielli, *Le cas Spencer*, et plus particulièrement de la deuxième partie relative à la réception de la pensée spencérienne dans le milieu philosophique français⁸. Ayant pris connaissance de la large diffusion des idées de Spencer également en Italie, il nous a paru pertinent d'enquêter sur les raisons de son indéniable succès dans ces deux pays. Nous avons choisi de porter notre attention aux interprétations politiques des idées de Spencer et à leur utilisation dans l'élaboration de nouvelles doctrines sociales, en laissant de côté les discussions philosophiques au sens stricte, en partie déjà étudiées. L'aspect politique mérite une attention toute particulière dans la mesure où le modèle spencérien de l'évolution sociale subit en France et en Italie une transformation d'une telle envergure que ses idées finirent par appuyer des positions opposées à l'esprit de son individualisme libéral.

L'originalité de notre étude réside dans l'analyse comparative au moyen de laquelle nous voulions atteindre un double objectif. D'un côté, nous avons cherché à comprendre les raisons de la large diffusion des idées de Spencer en France et en Italie, ainsi que les causes ayant porté au désenchantement de son système évolutionniste vers la fin du XIX^e siècle. D'un autre, nous avons souhaité mettre en lumière le rôle du contexte historique et social et des traditions culturelles dans le processus de diffusion et d'appropriation des idées. Comme l'ont noté Becquemont et Mucchielli, quelles que soient la force de conviction interne d'un discours, il n'intervient jamais dans un espace intellectuel vide, entrant nécessairement en résonance avec les problèmes sur lesquels réfléchissent ses contemporains, sans quoi il ne serait ni discuté ni même entendu⁹. Les protagonistes de notre histoire ne font pas exception à cette règle car ils n'ont pas hésité à reformuler les théories de Spencer en les adaptant à leurs propres conceptions. Quels étaient les motifs de leurs choix et les arguments qu'ils avançaient en faveur

6. La Vergata 1990 ; Tort 1996a ; Lenaro 1997 ; Becquemont et Mucchielli 1998.

7. Francis 2007 ; Taylor 2007 ; Becquemont et Ottavi (dir.) 2011a.

8. Becquemont et Mucchielli 1998.

9. *Ibid.*, p. 218.

de leurs positions ? Comment se fait-il que la pensée de Spencer ait pu inspirer des doctrines si différentes des siennes ? Y a-t-il des éléments inhérents à ses théories pouvant expliquer la diversité dans les réactions qu'elles ont suscitées ? Ces questions constituent le cœur de notre ouvrage. Pour y répondre, nous avons procédé à une analyse comparative permettant de mieux saisir la dynamique de la pensée spencérienne par rapport aux problèmes spécifiques des lecteurs français et italiens.

Notre approche méthodologique et le choix de comparer la France et l'Italie s'appuient en partie sur les écrits de Marc Bloch. Selon Bloch, une seule logique est à la base de tous les usages variés de la méthode comparative : l'examen des hypothèses¹⁰. Cette méthode se présente comme une adaptation de la logique expérimentale à un domaine d'investigations où l'expérimentation ne peut avoir lieu. Néanmoins, Bloch met en garde contre ce qu'il appelle la « comparaison universelle » : une juxtaposition forçant des analogies entre des sociétés séparées dans le temps et l'espace. Ce genre de comparaison conduit à une assimilation des phénomènes historiques sans prendre en considération leurs contextes. La vraie « comparaison historique » en revanche se doit de faire ressortir particularités et ressemblances. Elle doit se restreindre et se montrer plus critique par rapport aux objets comparés afin d'éviter toute approximation artificielle. Dans la plupart des cas il s'agit de sociétés « à la fois voisines et contemporaines, sans cesse influencées les unes par les autres, soumises dans leur développement, en raison précisément de leur proximité et de leur synchronisme, à l'action des mêmes grandes causes, et remontant, partiellement du moins, à une origine commune¹¹ ».

La méthode comparative contient également un aspect éthique, souligné par Bloch¹² et développé plus récemment par l'historien Marcel Detienne. Dans une étude portant le titre *Comparer l'incomparable*, Detienne pose une question en apparence très simple : « À quoi bon comparer ? » Sa réponse tend à démontrer la valeur morale de l'histoire comparative. Le passé est d'abord national, note Detienne, et la discipline historique est circonscrite par les frontières d'États et de langues. L'étude comparative, en nous invitant à mettre en perspective les valeurs et les choix de la société à laquelle on appartient, constitue le remède à ce « handicap ». Selon Detienne, la comparaison nous encourage à porter un regard critique sur

10. Bloch 1995 [1930].

11. Bloch 1995 [1928], p. 98.

12. *Ibid.*, p. 121-123.

notre propre tradition, et à voir, ou entrevoir, qu'il ne s'agit que d'une option parmi d'autres¹³.

La décision de comparer la France et l'Italie se justifie à la fois par la nature de notre investigation historique, visant à sonder les origines de la renommée et du déclin de Spencer et à retracer les différentes interprétations de ses idées, ainsi que par les considérations méthodologiques évoquées plus haut. Suivant les recommandations de Bloch, nous avons choisi des sujets d'étude proches tant au niveau géographique que culturel, propices à une « comparaison historique ». Une telle comparaison est particulièrement pertinente pour la France et l'Italie de la deuxième moitié du XIX^e siècle à cause des échanges culturels importants entre les deux pays. Nos protagonistes italiens s'intéressent à la production intellectuelle française et cet intérêt est réciproque de la part de leurs homologues français. Ils participent ensemble à des colloques où ils confrontent leurs points de vue, tels que les congrès internationaux de sociologie. En outre, les transformations politiques profondes survenues au cours de cette période des deux côtés des Alpes présentent une certaine similitude, qui explique en partie pourquoi les intellectuels français et italiens s'intéressent aux applications sociales de la théorie de l'évolution. En France, à la suite de la défaite de 1870 et de la proclamation de la Troisième République, le pays entre dans une période de tumulte politique et moral. Les énoncés évolutionnistes tiennent une position centrale dans les polémiques concernant la nouvelle image de la jeune République. Elles sont appelées à jouer un rôle actif à la fois dans la formation de la nouvelle sociologie française et dans l'élaboration des doctrines solidaristes aspirant au ralliement de la population. En Italie dans la période postérieure au *Risorgimento*, la philosophie évolutionniste est également perçue comme un instrument fondamental dans l'effort de modernisation du pays. Elle est utilisée pour appuyer des doctrines sociales et politiques de la gauche modérée puis celle révolutionnaire.

Afin d'effectuer une comparaison approfondie des réactions françaises et italiennes aux idées de Spencer, nous donnons dans un premier chapitre un aperçu global de son système philosophique. Cet exposé ne se veut aucunement exhaustif. Il existe de nombreuses études relatives à la philosophie spencérienne, notamment celles évoquées ci-dessus, et notre intention n'est pas d'entreprendre une nouvelle exégèse de la pensée de Spencer ni de la résumer. Nous souhaitons en revanche présenter ses principaux enjeux en relevant les éléments permettant d'expliquer sa réception en France et en

13. Detienne 2000, p. 59.

Italie. Nous constatons notamment que le système philosophique de Spencer représente fondamentalement un projet politique. Ses efforts pour unifier la biologie, la psychologie, la sociologie et l'éthique sous la loi universelle de l'évolution étaient censés pourvoir l'idéologie libérale du *laissez faire* d'une légitimation scientifique. Cet objectif a façonné et dirigé le développement des diverses parties de son système et fit l'objet de critiques appuyées.

Le deuxième chapitre est consacré à l'analyse des modalités d'introduction des œuvres de Spencer en France et en Italie. Pour chaque pays nous examinons le climat culturel lors de la parution des écrits de Spencer. Nous soulignons le rôle décisif dévolu aux éditeurs et aux traducteurs dans le processus de diffusion des idées, et notamment la signification de l'ordre de traduction des œuvres ou de l'absence de traduction pour certaines d'entre elles. Nous relevons en parallèle l'importance des revues scientifiques et philosophiques comme vecteurs privilégiés de propagation. Notre analyse porte sur les raisons d'un accueil mitigé en France, suivi d'une large diffusion dans la première moitié des années 1870. En Italie, Spencer est introduit plus tard qu'en France. Nous expliquons le silence initial autour de ses idées et considérons les prémisses d'une suite plus prometteuse.

Le troisième chapitre, est dédié à l'examen du processus d'appropriation des théories spencériennes dans le domaine de l'étude du social ainsi qu'en matière politique. La fin des années 1870 correspond au passage de la diffusion des idées à leur adaptation, reformulation et insertion dans des théories nouvelles. Du côté français, le changement est perceptible dans la fameuse thèse d'État d'Alfred Espinas et dans les écrits d'Edmond Perrier concernant le rôle de l'association dans le règne animal. Nous examinons leurs positions ainsi que les réactions de l'école dite néo-critique, notamment à travers les écrits d'Henri Marion relatifs à la solidarité morale. Nous analysons enfin l'influence spencérienne sur la théorie des « idées-forces » d'Alfred Fouillée.

Du côté italien, nous examinons premièrement les efforts portés par les nouveaux positivistes tels que Roberto Ardigò et Pietro Siciliani, tendant à affirmer la philosophie scientifique à travers leurs théories psychologiques et morales. La diffusion du positivisme en Italie suscite un intérêt particulier de la part d'Espinas et aboutit à la création de la prestigieuse *Rivista di filosofia scientifica*. Nous analysons la position de cette revue, initialement favorable au spencérisme, et la transition survenue au milieu des années 1880 vers une critique plus prononcée de Spencer. Enfin, nous considérons la montée en force pendant la même période des jeunes positivistes d'inclination socialiste, tels qu'Enrico Ferri.

Le quatrième chapitre étudie le processus par lequel les politiques énoncées précédemment s'affirment *pari passu* avec la recherche de modèles théoriques pour penser le social. Nous sondons les réactions suscitées par l'ouvrage de Spencer *L'individu contre l'État*, et examinons la critique de Gabriel Tarde contre les comparaisons trop poussées entre la vie sociale et la vie organique. Nous analysons également la pensée du jeune Émile Durkheim en insistant sur l'omniprésence des références à Spencer dans ses premiers travaux. En Italie, l'ouvrage controversé de Spencer est traduit alors même que la question des rapports entre socialisme et évolution suscite de vives polémiques. Les écrits de Napoleone Colajanni, Filippo Turati et Enrico Ferri, principaux protagonistes du mouvement socialiste italien au cours de ces années, nous fournissent de probants outils d'analyse. Nous interrogeons la manière dont les positions de ces penseurs, ainsi que celles de leurs collègues au sein de l'école positiviste – Enrico Morselli, Raffaele Garofalo et Cesare Lombroso – influencent leurs réflexions théoriques concernant l'étude des faits sociaux.

Le dernier chapitre aborde la période ultérieure au cours de laquelle les protagonistes de notre étude s'éloignent définitivement de la pensée de Spencer. Sa mort, à la fin de l'année 1903, coïncide avec le déclin irréversible de sa philosophie. Nous suivons le débat sociologique franco-italien dans lequel les approches organicistes de René Worms et des penseurs de l'école italienne d'anthropologie criminelle perdent le dessus face à la nouvelle sociologie de Durkheim et à la renaissance de l'idéalisme en Italie sous l'égide de Benedetto Croce. Dans le domaine des doctrines politiques, nous mettrons en évidence l'apogée d'un solidarisme français, désormais bien distinct du naturalisme spencérien, à travers l'analyse des écrits et des conférences de Charles Gide et de Léon Bourgeois. Enfin, nous reconstituons l'héritage complexe des interprétations marxistes de Spencer en Italie, qui furent d'abord ridiculisées par la critique intransigeante d'Antonio Labriola, puis discréditées à la suite de la dérive fasciste d'Enrico Ferri.

Avant de terminer cette introduction, nous devons faire quelques remarques concernant les sources utilisées dans ce travail. Notre enquête porte à la fois sur des auteurs peu connus et sur des figures majeures comme celle d'Émile Durkheim. Au-delà de l'analyse de monographies, notre recherche s'appuie sur la lecture approfondie de diverses revues scientifiques, philosophiques et politiques qui ont joué un rôle important dans la diffusion et l'interprétation des théories de Spencer. La deuxième moitié du XIX^e siècle connaît la publication de nombreuses revues qui ont servi de vecteurs de

vulgarisation et de sensibilisation du public. Nous avons étudié cette littérature (articles, comptes-rendus, notices introductives, nécrologies, etc.) tant pour sa valeur intrinsèque que pour tenter de mieux cerner les réseaux intellectuels d'échanges et les communautés de pensée. Outre l'analyse détaillée d'articles et d'essais, nous avons également consulté les annales de congrès et certaines correspondances privées¹⁴.

14. Dans les références et notes de bas de page, nous avons indiqué la date de l'édition utilisée suivie de la date, entre parenthèses, de la première édition de l'ouvrage. Les citations traduites par l'auteur portent les initiales NB. Nous avons maintenu le format italique présent dans la citation originale.